

CORPS ET PSYCHÉ : THÉORISATION

Elsa Schmid-Kitsikis

L'Esprit du temps | « Adolescence »

2005/2 n° 52 | pages 381 à 401

ISSN 0751-7696

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-adolescence1-2005-2-page-381.htm>

Pour citer cet article :

Elsa Schmid-Kitsikis, « Corps et psyché : théorisation », *Adolescence* 2005/2 (n° 52),
p. 381-401.

DOI 10.3917/ado.052.0381

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

CORPS ET PSYCHÉ : THÉORISATION |

ELSA SCHMID-KITSIKIS

Les notions telles que celles de perception, de sensorialité, de sensualité, de représentation, d'émotion, d'affect et d'autoérotisme ne font pas toutes partie de la métapsychologie freudienne à proprement parler, bien que Freud les mentionne dans le cadre de ses premières élaborations théoriques et cliniques et nous rende attentifs à leur importance. Elles sont nécessaires, entre autres, pour la compréhension du fonctionnement du corps érogène, en d'autres termes du corps investi, celui de la sexualité infantile.

Mon intérêt de recherche, personnel, porte surtout sur la place qu'occupe plus précisément la sensualité infantile en lien avec l'instauration de l'autoérotisme dans le modèle psychanalytique, dans la mesure où la sensualité est le plus souvent confondue avec la notion de sensorialité. Elle n'est d'ailleurs souvent identifiée qu'en fonction de ses excès qui rendent compte de sa tendance à la perversion.

Ces notions représentent encore aujourd'hui une grande part des difficultés que rencontre la recherche psychanalytique, en raison du rapport étroit qu'elles entretiennent avec l'activité pulsionnelle et de l'opposition souvent affirmée du sensorio-perceptif et de l'intellectuel qui ne se justifie pourtant plus tellement de nos jours. Opposition souvent présentée sous la forme d'un clivage renvoyant dos à dos l'intellect et le sensorio-perceptif, le premier ayant comme modalités la capacité de représentation et de remémoration grâce au travail du préconscient, le second celle de favoriser, sans la participation du préconscient, toute forme de présentation, d'immédiateté. Les travaux des auteurs post-

freudiens qui nous inspirent le plus dans ce domaine sont D. Anzieu, P. Castoriadis-Aulagnier, W. R. Bion et, plus récemment, A. Green et S. et C. Botella.

Qu'est-ce qui différencie les modalités anatomophysiologiques et psychiques en ce qui concerne le fonctionnement sensoriel ?

Il est généralement admis que les modalités sensorielles qui gèrent notre vécu corporel sont bien différenciées au plan anatomique et physiologique. Les récepteurs pour quatre de nos cinq sens sont localisés à des endroits bien précis et limités de notre anatomie ; les récepteurs du cinquième, le sens tactile, recouvrent, par contre, la totalité de notre corps.

Cependant, l'approche anatomophysiologique ne nous renseigne que sur le plan des relations de *contiguïté*, définies par les conditions spatio-temporelles et corporelles de nos perceptions sensorielles :

- les ondes électromagnétiques de la lumière pour le système visuel,
- les ondes sonores pour notre système auditif,
- les molécules chimiques qui ne sont appréciées que par le goût et l'odorat,
- la sensibilité cutanée qui exige une pression directe sur la peau.

À l'exception du mode visuel, les autres modalités sensorielles fonctionnent déjà *in utero*. À la naissance, les modalités sensorielles, grâce à des systèmes d'assemblage, participent aux processus de liaison de notre fonctionnement psychique. On connaît l'importance de ces assemblages dans la constitution des liens psychiques précoces mère-enfant.

Pour certains d'entre eux, la vision, absente *in utero*, constitue cependant, le dénominateur commun. La vision et le toucher (reconnaissance d'un objet manipulé) bénéficient d'un *transfert intermodal*. L'audition et la vision bénéficient d'un *appareillage intermodal*, qui permet leur interchangeabilité dans l'appréhension de l'espace lointain. En ce qui concerne l'odeur et le goût, on connaît l'importance de leur association, laquelle dépend beaucoup de l'expérience relationnelle et culturelle. Cette association reste soumise, en raison de sa proximité, au corps pulsionnel, aux conditions de la *contiguïté* (par exemple la perte d'odorat rend les aliments sans saveur). L'odeur et le goût, en raison de leur caractère corporel et fugace, se cantonnent aux éprouvés de plaisir et de déplaisir.

Aristote notait déjà que les odeurs, en raison de l'absence d'une identité propre, s'apparentent aux saveurs et leur empruntent certains qualificatifs. Agissant tous les deux sans intermédiaires, ils sont davantage au service de la *jouissance* que du *savoir*. Mais on pourrait se demander aujourd'hui si une telle dichotomie ne suggère pas qu'il puisse exister *un savoir de la jouissance*. Contrairement à la vue et à l'ouïe, dont les objets demeurent intacts, cette résistance à la destruction n'est pas le propre du goût et de l'odeur.

Pour acquérir une identité, l'odeur a besoin de s'associer au toucher (on connaît l'importance de l'odeur du sein maternel, constamment touché et palpé par le nouveau-né) dont la « mobilité exploratrice » participe à la connaissance du monde extérieur. On reconnaît ainsi pour l'odeur deux valeurs de seuils : un premier seuil concerne la détection sans identification, que l'on nomme également *sensibilité olfactive*, un deuxième seuil concerne la reconnaissance et l'identification, lesquelles nécessitent une *activité perceptive*.

Cependant, malgré toutes ces combinaisons et alliances, seuls le vu et l'entendu offrent réellement un espace et un temps pour l'émergence chez le sujet de fantasmes dont celui, originaire, de la scène primitive, constitutif de sa vie psychique.

Je mentionne brièvement l'intérêt de Freud pour la fonction des sens. Celui-ci s'est posé la question de l'existence ou non de traces mnésiques et de la mise en œuvre ou non du refoulement. On peut, par exemple, s'interroger sur la spécificité que Freud attribue à l'odorat, principalement dans les premiers temps de sa recherche, avant et au moment de la mise en place de la première topique (Cs, PCs, Ics). Son amitié pour Fliess l'a amené à côtoyer de très près les préoccupations de celui-ci à propos de « la névrose nasale réflexe », une entité clinique susceptible d'expliquer, selon Fliess, tout un complexe de symptômes, en particulier ceux d'origine sexuelle.

Dans le cas de Miss Lucy R. (Freud et Breuer, 1895), qui présentait une perte de l'odorat (rhinite chronique purulente) alors qu'elle était poursuivie sans cesse par une ou deux sensations olfactives d'ordre subjectif en lien avec les sentiments qu'elle éprouvait pour son patron, Freud a déduit que c'était le conflit des affects qui donnait à l'incident son caractère traumatisant. La sensation olfactive qui y était attachée demeurait « en tant que symbole du traumatisme », ce qui suggérerait l'existence d'une trace mnésique en raison du lien de l'olfactif avec un objet investi à partir du moment où la présence d'une conflictualité affective ne peut que signifier la présence d'un investissement psychique.

Les destins métapsychologiques de la vue et de l'ouïe diffèrent. L'association que Freud introduit d'emblée entre ces deux sens, dès les *Études sur l'hystérie*, suggère que la précocité de l'association psychique du vu et de l'entendu et leur lien à la scène sexuelle débouchent sur

l'identification d'un fantasme originaire. Nous retrouvons ici les distinctions que Freud (1912) suggère dans *Totem et tabou*, entre « association par contiguïté » et « association par similitude » et ses interrogations sur la facilité avec laquelle la pensée « qui ne connaît pas les distances, réunit facilement dans le même acte de conscience les choses les plus éloignées dans l'espace et dans le temps ». Pour Freud, la contiguïté et la similitude ne peuvent trouver leur synthèse que dans ce qu'il nomme « une unité supérieure : le contact », ce que les associations anatomophysiologiques excluent, dans la mesure où l'association par contiguïté équivaut à un contact direct et l'association par similitude à un contact au sens figuré du mot. Cette *unité supérieure du contact* exige quant à elle une capacité de mise en relation et de représentation.

P. Castoriadis-Aulagnier (1975) a remarquablement montré l'importance de la dimension de l'entendu dans l'inscription psychique des images et des mots. Le plaisir d'ouïr va très précocement devenir un désir d'ouïr, qui va également devenir le désir d'entendre, c'est-à-dire plaisir et désir d'entendre ce que la voix de l'autre énonce. Mise à part l'association entre le vu et l'entendu, les autres associations de sens occupent peu de place dans la théorie freudienne. Nous venons de le constater à propos de l'odeur, c'était le cas aussi pour le toucher avant les travaux de D. Anzieu (1985).

Le lien de la vision au toucher peut avoir, comme le suggère Freud, un effet excitant ou inhibant. Il peut s'accompagner d'une activité souvent plus proche de l'hallucinoire, en raison de la contiguïté corporelle qui peut entraîner une régression et donner lieu à une répression plus qu'à un refoulement. L'hallucinoire, qui n'est pas l'hallucination au sens psychiatrique, est le processus qui, par voie régrédiante, s'épanouit dans le rêve. Il doit être inhibé le jour au profit de la perception et de la représentation.

Le lien entre la vision et l'odorat semble impossible, l'odeur ne se laissant pas regarder. Le lien entre la vision et le goût est moins explicite. Il semble se soumettre aux habitudes culturelles. Si l'on change la couleur de certains aliments, avec des produits qui n'altèrent pas le goût : du chou-fleur mauve, des artichauts bleus ou rouges, etc., la personne à qui on les propose trouve qu'ils ont mauvais goût, éprouve du dégoût et se refuse à les manger. Il apparaît ainsi que les associations de la vision avec les autres

sens, à l'exception de l'ouïe et jusqu'à un certain point du toucher, s'inscrivent dans un lien de contiguïté qui n'offre peu ou pas d'espace pour le fantasme.

On peut ainsi avancer l'idée que la sexualité infantile et le désir, qui en constitue le fondement, s'élaborent avec le concours de la *perception*, de la *sensation* et de la *sensualité*. Ces trois modalités fonctionnent généralement en association durant le processus qui garantit l'instauration de l'autoérotisme, sauf dans le cas de leur perversion : perversion du voir, perversion du ressentir, perversion de l'odeur¹, perversion de la jouissance.

LA PERCEPTION

C'est probablement la notion qui a le plus évolué. Son origine est philosophique puis psychologique². Du point de vue psychologique, elle se définit comme une fonction de prise d'information des événements du monde extérieur ou du monde interne par la voie des mécanismes sensoriels.

Dans le cadre de la théorie psychanalytique, la perception est considérée comme une notion complexe, qui renvoie à une théorie de ce qui *a priori* s'oppose à elle, celle de la représentation et, plus particulièrement, de la représentation inconsciente. En effet, la perception, lorsqu'elle n'est pas assimilée au simple fait de ressentir, est le plus souvent associée à la notion d'image qui s'impose au sujet et peut aller jusqu'à la sidération qui supprime sa référence en tant qu'être. Plus particulièrement, le fait de la perception en lien avec la clinique des états limites renvoie de nos jours avec grande acuité au problème des névroses actuelles (à distinguer des psychonévroses infantiles), lesquelles se caractérisent par l'absence de participation du système Ics et des traces mnésiques infantiles. Cependant, la perception n'est plus conçue de nos jours comme un simple enregistrement passif. Elle est soumise à un travail

1. Cf. le roman de Süskind P. (1986). *Le parfum. Histoire d'un meurtrier*. Paris : Fayard.

2. Selon le *Vocabulaire* de Lalande, il s'agit de la connaissance que le moi possède de ses états et des ses actes par la conscience, en tant que perception interne, de l'acte « par lequel un individu organisant immédiatement ses sensations présentes, les interprétant et les complétant par des images et des souvenirs, écartant autant que possible leur caractère affectif et moteur, s'oppose un objet qu'il juge spontanément distinct de lui, réel et actuellement connu par lui » en tant que perception externe (Lalande, 1962, p. 754).

psychique qui peut être à l'origine d'inhibitions, de négativations, d'emballements ou de débordements. On admet également que la prise d'information sensorielle a lieu grâce à des processus *attentionnels* qui se manifesteraient dès le stade des récepteurs. Cette conception va dans le sens de J. Piaget qui préférerait parler d'activités perceptives plutôt que de perception.

Ce n'est que tardivement, que Freud (1938), sans d'ailleurs l'admettre ouvertement, attribuera au percevoir une « détermination » venant du Moi dans ses liens à la réalité. Il mentionne à ce propos : le contrôle des mouvements volontaires ; l'évitement des excitations trop fortes et une recherche d'équilibre pour celles plus modérées ; la transformation du monde extérieur par l'activité ; l'action sur le monde interne, contre le Ça, à travers une maîtrise des exigences pulsionnelles ; la tendance au plaisir afin d'éviter le déplaisir ; la capacité de se retirer dans le sommeil en coupant les liens avec le monde extérieur. Mais, comme je l'ai déjà signalé, la perception peut aussi être soumise à un excès quantitatif traumatique pouvant déclencher une névrose traumatique différente de la psychonévrose infantile.

De nos jours, pour A. Green, S. et C. Botella entre autres, il s'agit de distinguer plus clairement perception des organes des sens et perception endopsychique (la perception propre au rêve). Ainsi, le perceptif ne peut être réduit à un contenu sensoriel puisque, simultanément, l'endoperceptif, tout en étant en lien avec le sensoriel, peut avoir un contenu différent. L'exemple cité par les Botella est à cet égard très illustratif : le fétichiste, en constituant un objet fétiche, reconnaît à sa façon l'absence de pénis chez la femme, mais maintient aussi en lui quelque chose de terrifiant, en lien avec sa sexualité infantile, qu'il ne peut pas se représenter et qui va l'amener, pour se dégager de ce vécu traumatique, à la croyance de l'existence du pénis chez la femme. Ainsi, *la perception* ou perception par les organes des sens, en d'autres termes les processus perceptifs, doivent être associés à la théorie de la pulsion et du désir.

Le caractère d'immédiateté de la perception ne serait qu'un leurre, dans la mesure où il serait la conséquence d'un processus de négation (dans le sens du travail du négatif de A. Green) qui opère à la fois pour la perception et pour la représentation. En effet, il s'agit, pour la perception, de la négation de la perte de l'objet de satisfaction hallucinatoire, pour la

représentation, de la négation de l'absence de l'objet réel investi. La grande difficulté est de pouvoir distinguer dynamique perceptive et conscience, dans la mesure où elles semblent fonctionner, pourrait-on dire, dans une sorte de corps à corps.

L'HALLUCINATOIRE

L'hallucinoire n'est pas l'hallucination psychiatrique. Après Freud, cette notion a été reconsidérée par un certain nombre d'auteurs tels que P. Castoriadis-Aulagnier (1975), W. R. Bion (1967) et plus récemment, S. et C. Botella (2001). C'est probablement la conception de l'hallucinoise introduite par W. R. Bion, qui définit l'état mental de la partie psychotique dans ses liens avec la partie non psychotique de la personnalité, qui a le plus inspiré la conceptualisation des Botella, laquelle s'appuie sur le modèle du rêve.

W. R. Bion (1967) s'interroge sur l'importance des « processus hallucinatoires » et des « fantasmes des sens ». Ainsi, en observant l'un de ses patients, il constate que ses organes des sens semblent « expulser » autant qu'ils « reçoivent ». Il formule une hypothèse susceptible d'aider à la compréhension des processus hallucinatoires : lorsque le patient déclare voir un objet, cela peut vouloir dire qu'un objet externe a été perçu par lui ou encore qu'il « éjecte un objet par les yeux » ; s'il déclare entendre quelque chose, cela peut vouloir dire qu'il « éjecte un son ou qu'un bruit a été perçu par lui », ce qui ne revient pas au même. La prise en compte du « double sens des verbes de sensation » permet, note-t-il, d'anticiper l'apparition d'un processus hallucinoire. Il remarque que les attaques destructrices de certains patients s'exercent contre le fantasme de la scène primitive, situation de lien par excellence. Elles menacent la curiosité et la capacité d'apprendre. Il s'ensuit des conséquences néfastes pour le développement du narcissisme primaire.

Dans la continuité de cet apport bionien, les recherches récentes des Botella (2001) sur le travail psychique de figurabilité montrent que les choses se passent différemment sur le plan psychique, car l'hallucination onirique qui se déploie dans le sommeil exclut la perception, ce qui tend à créer une opposition perception et hallucination. En référence à la notion de satisfaction hallucinoire, fondamentale dans la théorie freudienne, ils

soutiennent qu'au commencement était le continu hallucinatoire. Par la suite, en raison du principe de réalité, il y aurait échec de cette continuité hallucinatoire, ce qui obligerait le psychisme à reconnaître l'hallucination comme qualitativement différente de la perception, en éprouvant un extérieur distinct d'un intérieur. Les Botella insistent ainsi sur la nécessité, pour la théorie psychanalytique, d'intégrer l'hallucinatoire en tant que processus se situant au-delà ou en deçà du représentationnel et du perceptif. Rien n'aurait lieu dans le psychisme sans la participation de l'hallucinatoire, y compris en ce qui concerne le perceptif, car il caractérise et définit le psychisme tout autant que les systèmes représentationnels. Il fait partie entre autres de la voie régrédiente lors du rêve ; de la névrose traumatique ou névrose actuelle, dans le sens de la répétition ou compulsion d'une perception (ce qui exclut la participation de l'inconscient et de la mémoire) ; de la voie progrédiente où l'hallucination rejoint le perceptif sensoriel.

En ce qui concerne la pratique clinique, l'hallucinatoire caractérise surtout la capacité de régression formelle (C. et S. Botella, 1990) de l'analyste, présente également dans la rêverie maternelle (Bion, 1962). Il y aurait ainsi chez tout individu une lutte psychique entre le mouvement qui a lieu sur la voie directe hallucinatoire et le mouvement qui mène aux refoulés inconscients sur la voie de la représentation, lesquels chercheraient à mettre l'hallucinatoire à leur service.

LA SENSATION

Pour le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (Lalande, 1962), la sensation est une donnée *psychique*, presque impossible à saisir dans sa pureté, mais dont on s'approche comme d'une limite. Il s'agirait en quelque sorte de l'état brut et immédiat conditionné par une excitation physiologique susceptible de produire une modification consciente. Cette limite, on peut se la représenter à partir d'exemples tels qu'une odeur ou un bruit dont nous ne pourrions déterminer ni la direction, ni la distance, ni la cause, mais avec le caractère émotif ou moteur qui leur serait inhérent. On retrouve cette même définition dans les premières formulations de Freud, lorsque celui-ci souligne que la sensation accède à la conscience sans passer par le préconscient.

Pour le *Petit Robert*, la sensation est le plus souvent liée à l'*émotion*. On dit alors « éprouver » ou « ressentir ». Il est intéressant de noter que cette notion n'est reprise dans le dernier *Dictionnaire international de psychanalyse* (De Mijolla, 2002) que par rapport au sentiment océanique (lettre de R. Rolland à Freud, en lien avec le sentiment religieux)³.

Perception par les sens, immédiate, fugitive, évanescence ? Expérience par les sens, éprouvée, retrouvée, transformée? De quel processus s'agit-il ? On pourrait avancer comme hypothèse, en tant que travail de l'après-coup, qu'une première sensation, éprouvée lors d'une expérience psychique, laisse une trace. Comparée à une telle trace, une nouvelle sensation en tant *qu'impression* reçue apparaît semblable ou différente. Elle est identifiée, reconnue, *perçue*. Cet acte de perception, lié aux mouvements de présence/absence de l'objet investi, garantit la mobilité pulsionnelle et psychique qui jalonne son parcours : simple éprouvé sensoriel, reconnaissance par association d'une perception sensorielle ou sa représentation dès lors que cet éprouvé débouche sur des figurations en association avec des expériences psychiques successives, mouvements de régrédience ou de régression pouvant rejoindre l'hallucinoire. Cet acte offre un support au vécu sensoriel du sujet et un lien nécessaire avec lui. Il évite l'enfermement psychotique, grâce au passage par le préconscient et le travail de transformation qui en découle.

C'est la prise en compte des découvertes de Freud sur le narcissisme et sa formulation de la deuxième topique qui font évoluer la recherche psychanalytique vers l'hypothèse d'une exigence d'un travail du négatif. Selon C. et S. Botella (2001), c'est la perte de la solution hallucinoire (travail du négatif) qui est à l'origine de la différenciation dedans/dehors, du passage de l'hallucinoire au sensoriel au cours du processus de psychisation, car en l'absence de l'objet investi, il résulte une représentation de l'objet éprouvé au dedans avec en même temps une reconnaissance de son absence au dehors dans la perception ; une dualité discontinue entre représentation et perception, qui va modifier qualitativement le dehors et le dedans sensoriels.

3. Rolland R. (1927). Lettre du 5 décembre 1927 à Freud. In : *Sigmund Freud et Romain Rolland : Correspondance 1923-1936*. Paris : PUF, 1993, p. 657.

Freud (1917) note, dans « Complément métapsychologique de la doctrine des rêves » qu'il « est très remarquable de voir combien le travail du rêve s'attache peu aux représentations de mot ; il est à chaque instant prêt à échanger les mots les uns pour les autres jusqu'à ce qu'il trouve l'expression qui offre à la figuration plastique le plus de commodité »⁴. Il en est de même avec le monde de la sensation et de sa perception et le peu de recours aux représentations de mot, alors qu'est sollicité un travail coûteux d'élaboration dans la recherche d'une expression (gestuelle, de motion affective, verbale, vocale) qui puisse offrir une figurabilité adéquate.

Je distinguerai pour ma part trois formes de vécu sensoriel pris : dans *l'excitation* dépourvue de mouvement et de transformation pulsionnels. Le vécu est fait ici d'irruptions ; dans *l'émoi* ou trouble émotionnel, fait de mouvements pulsionnels sans délimitation corporelle. L'émoi tend à envahir le corps ; dans *l'affect*, avec ses qualités représentatives, en lien avec les vicissitudes de l'objet. Ceci nous amène à parler de la représentation en lien avec l'objet, dont l'amour et la haine seraient les prototypes.

LA REPRÉSENTATION

Qu'en est-il de ce pouvoir représentationnel qui concerne aussi bien le perceptif, le sensoriel et comme nous le verrons plus loin, le sensuel ? D'un point de vue psychologique, la notion de représentation renvoie chez les expérimentalistes classiques à une réalité simple et unique, l'image, dérivée elle-même de la sensation. Pour les tenants des théories psychologiques du développement, entre autres J. Piaget, elle renvoie à la notion d'évocation ou reproduction d'une perception antérieure, avec la participation de la conscience, l'objet ou l'événement évoqué n'étant pas présents.

Pour la psychanalyse, la notion de représentation est restée tout au long de l'œuvre de Freud marquée d'un caractère complexe, parfois imprécis, et renvoyant à des sens divers (reproduction, répétition psychique d'une perception extérieure, délégation, par exemple représentant psychique de la pulsion). Dans l'ensemble, elle s'accorde sur

4. Freud, 1917a, p. 133.

deux sens : le premier rejoint la notion psychologique d'évocation consciente ou préconsciente ; le deuxième renvoie à l'une des expressions de la pulsion, l'autre étant celle de l'affect.

Freud (1900) distingue la *représentation de chose* (visuelle, en rapport immédiat avec la chose, image directe de la chose ou traces mnésiques plus éloignées qui dérivent de la chose) et la *représentation de mot* (acoustique, qui dérive du mot). P. Castoriadis-Aulagnier a introduit la notion de représentation idéique, qui différencie trois niveaux de représentation : le pictogramme, sorte de cartographie de l'inconscient, le fantasme et l'idée. Il s'agit de trois modes (le représentable pour le pictogramme, au plus près du corps, le figurable pour le fantasme, le pensable pour l'idée) par lesquels la psyché métabolise l'information qu'elle tire de sa rencontre avec la réalité.

L'AFFECT

Freud a opposé la représentation à l'affect, ce dernier étant l'expression qualitative de la quantité d'énergie pulsionnelle. L'affect ne se refoule pas en tant que tel, il se réprime. Ce sont ses attributs représentatifs qui peuvent être refoulés. Il a fréquemment souligné l'ambiguïté des sensations plaisir et douleur, qui désignent des états affectifs. En filigrane, se dégage l'importance des mécanismes de liaison à l'objet et ses avatars traumatiques. Il en émerge un nouveau problème, celui des liens de la sensation/perception et de l'affect.

Le terme d'*émoi*, que l'on trouve chez Freud, n'est pas explicitement distingué de celui d'affect. Dans le texte sur « L'inconscient », Freud (1915) s'est demandé s'il existe « des sentiments, des impressions, des émois inconscients » et a noté qu'en ce même lieu, celui d'une représentation devenue inconsciente grâce au refoulement, « correspond “ un germe d'affect ” en puissance qui n'a pu parvenir à se développer »⁵. « Germe d'affect » est une notion que je trouve mystérieuse. A. Green (1973), en se référant à Freud, a mis l'accent sur l'importance de la prise en compte des mouvements pulsionnels et a distingué dans l'affect des émois en tant que « perception de mouvements

5. Freud, 1917b, p. 115.

internes » et des « sensations » directes de plaisir/déplaisir, lesquelles « confèrent à l'affect sa spécificité »⁶.

Je pense utile et métapsychologiquement correct de distinguer *émoi* (trouble pulsionnel sans la configuration d'un affect) et *affect*. Les premiers signes émotionnels de la vie psychique sont ainsi ceux des mouvements, des troubles ou impressions sensorielles produits par le *contact* avec l'objet qui satisfait les besoins du bébé ou le frustre de cette satisfaction. On peut supposer que le nourrisson est soumis à un bain d'émois dont les impressions sont perçues par lui sans distinction d'appartenance à telle ou telle catégorie de sens, et cela malgré les différenciations anatomophysiologiques et l'investissement pulsionnel privilégiant la zone orale, qui répond à la fois au principe de plaisir et au principe de la réalité du besoin de nourriture. S'il s'agit au départ d'un amalgame pulsionnel, la distinction qui s'amorce entre plaisir et déplaisir indique déjà un mouvement vers une clarification et une appréciation par le sujet de la qualité de ce qu'il ressent.

Peut-on dès lors penser qu'il pourrait y avoir sensation sans participation d'un affect (ou tout au moins d'un émoi), dont le siège serait le Moi, alors que, dans les sensations proprement dites, il n'y a pas de réelle conscience du Moi ? Si cela pouvait se produire, cela serait-il dû à l'exclusion de l'affect, comme dans le cas de la perversion, ou à son inhibition responsable des états de sidération psychique ou encore à un phénomène de déqualification de l'affect (A. Denis, 2001), comme j'ai pu le constater chez certains de mes patients (Schmid-Kitsikis, 1999) ?

Dès lors, la place de l'affect devient problématique, particulièrement vulnérable face à la sensation. L'affect peut perdre sa fonction d'affect s'il se laisse englober par la sensation. Nous aurions affaire à une mise en concrétude de certains éléments psychiques. Lors du premier entretien, Rodolphe, mon jeune patient, laisse couler ses larmes. Elles ont l'air de former un écran comme pour me protéger de sa douleur ; elles imposent à l'affect un interdit de projection dans l'objet, ce dernier étant, dès lors, réduit à une « chose » (Bion, 1962).

Freud s'est posé la question de l'affect inconscient. Pour lui, seule

6. Green, 1973, p. 220.

la représentation peut être inconsciente car, une fois refoulée, elle demeure dans le système inconscient. Ainsi, ce qui serait inconscient, ce ne serait pas l'affect qui a disparu, mais les mécanismes toujours actifs qui le génèrent. Il n'en demeure pas moins que, même en ce qui concerne le sens de représentation inconsciente, un paradoxe persiste dans la théorie psychanalytique, comme le relèvent les Botella, car cette dernière veut maintenir dans le même concept à la fois l'idée d'une représentation siégeant dans l'inconscient et coupée de la conscience et l'idée opposée, contenue dans le terme de représentation, de « présenter devant les yeux ou devant l'esprit ». Ce paradoxe ne se retrouve dans aucune autre théorie ; il définit celle de la psychanalyse.

LA SENSUALITÉ

L'intérêt que je porte à la sensualité découle directement de ma clinique. Certains de mes patients ont présenté une difficulté massive en lien avec le toucher corporel. Ils ne se souvenaient pas avoir été touchés par leur mère en tant qu'enfant, de même que par les autres membres de la famille. « On ne se touchait pas et on ne s'embrassait pas dans la famille. » En retour, ils disaient ne pas pouvoir toucher ou être touchés. Cette difficulté s'accompagnait de violentes manifestations d'effondrement psychique, telles que décrites par D. W. Winnicott (1974), de perte des assises psychiques. L'expérience sensuelle qui leur avait fait défaut m'est apparue comme primordiale.

Selon mon hypothèse, l'expérience de la sensualité prend corps lors de l'avènement de l'autoérotisme primaire (avant l'instauration du lien à l'objet). L'absence de cette expérience précoce, ou sa déficience, maintient l'enfant dans l'excitation, l'adolescent dans un vécu catastrophique face à toute forme de pénétration, sexuelle, verbale (comme par exemple l'interprétation du psychanalyste) ou relationnelle, vécue comme une mutilation corporelle et psychique.

L'investissement psychique de la sensualité permet la mise en mémoire des expériences corporelles, en lien avec le souvenir hallucinatoire de l'expérience de satisfaction. Cet investissement est responsable de l'accès à une motricité aux qualités réceptives (l'agir devient capacité de contenance, tel qu'illustré par Freud [1905], avec les

exemples du bercement et du jeu de la balançoire). L'expérience sensorielle constitue également une expérience fondamentale pour l'accès à *l'expérience latentielle*, grâce à l'intégration de la capacité d'attente, en lien avec l'investissement et la durée des mouvements pulsionnels dans le plaisir qu'exige la réalisation du désir (qui n'est pas celle de la décharge) ; de la motricité ; du territoire-peau ; des zones érogènes, lesquelles garantissent l'accès à la jouissance.

Tout en restant soumise aux mouvements de régrédience sur le trajet de l'hallucinoire, comme dans le rêve, la sensualité bénéficie d'une activité sensorielle, celle qui donne corps au processus fantasmatique de la sexualité infantile. Ainsi, la sensorialité et la sensualité constitueraient les deux ferments de la sexualité infantile.

Freud fait mention pour la première fois de son intérêt pour la sensualité en 1895 à travers l'utilisation de la métaphore de la « pompe à volupté ». Il écrit à Fliess : « C'est dernièrement l'étude de l'acte sexuel qui m'a préoccupé. J'y ai découvert la pompe à volupté (et non pas la pompe à air) ainsi que d'autres curiosités, mais *motus* là-dessus pour le moment »⁷.

On retrouve par la suite, ici et là, quelques références à la sensualité en tant qu'expérience à l'origine du « courant sensuel », que Freud a distingué du « courant sexuel ». Celui-ci a souligné les intentions « sensuelles » de la tendresse ; les liens douleur et volupté ; les excès de la tendresse parentale qui pourraient devenir nuisibles en amenant « une sensualité précoce », qui rendra l'enfant « incapable de renoncer pendant un temps à l'amour ou de se satisfaire d'un amour plus mesuré » (Freud, 1905). Pour bien souligner la précocité de la sensualité, il a relevé qu'un refoulement (je dirais plutôt « répression ») efficace, ou la mise à l'écart de tendances sensuelles, peut provoquer « l'illusion que l'objet est aimé, même sensuellement, à cause de ses avantages psychiques, alors qu'au contraire c'est le contentement sensuel qui doit conférer d'abord ces avantages » (Freud, 1921).

La notion de sensualité est également peu présente chez les post-freudiens, du moins en tant que notion distincte de la sensorialité. Selon

7. Freud, 1887-1902, Lettre à Fliess du 31 octobre 1895, p. 117.

moi, la sensualité englobe et lie la sensorialité au désir. Le sein de la mère et la bouche de l'enfant, dans leur réalité charnelle, constituent la première expérience sensuelle dans la relation passionnelle originaire (Schmid-Kitsikis, 2001), cette matrice passionnelle qui lie l'enfant et la mère, dans le moule hallucinatoire de « l'orgie de la tétée », selon l'expression de D. W. Winnicott (1945). La mère imagine avec plaisir son sein ressentant le fait d'être tété, le bébé ressent et accompagne dans la jouissance cette sensation du sein qui se sent tété.

La sensualité se situe ainsi dans le processus qui mène à l'autoérotisme primaire mais elle s'inscrit aussi dans le processus qui mène à la relation objectale. Elle en est un des éléments déterminants pour l'élaboration de l'autoérotisme secondaire, qui bénéficie de satisfactions hallucinatoires et fantasmatiques. Elle est un lieu d'expérimentation et d'expérience de la jouissance. Freud écrit : « La succion et le suçotement qui existent déjà chez le nourrisson, qui peuvent subsister jusqu'à l'âge adulte et même parfois toute la vie, sont constitués par un mouvement rythmique et répété des lèvres qui n'a pas pour but l'absorption d'un aliment (...). La volupté de sucer absorbe toute l'attention de l'enfant, puis l'endort ou peut même amener des réactions motrices, une espèce d'orgasme »⁸.

La sensualité participe à la délimitation des zones érogènes qui canalisent l'excitation. La motion sensuelle, en tant que recherche de satisfaction du Moi corporel, mène un combat perpétuel contre l'excitation et son débordement. Lors du processus d'investissement de l'objet, et avec l'aide de ce dernier, elle trouve dans la recherche d'un plaisir investi qui laisse des traces et qui concerne le corps, sa rythmicité, sa texture et son enveloppe, un équilibre entre excitation et imagination sexuelle. Car l'excitation est un obstacle à l'éprouvé sensuel. Lorsqu'elle tend à submerger le corps, c'est le clivage entre sensation et sensualité qui s'impose comme défense et qui expose du même coup les éprouvés sensoriels au vécu traumatique.

La sensualité, comme expérience, utilise la sensorialité et la perception et c'est là le danger de sa fétichisation ou de sa concrétude. Un

8. Freud, 1905, pp. 72-73.

excès de sensualité mène à une perversion de la jouissance en excluant le sensoriel et en maintenant l'excitation. Un excès de sensorialité exclut la jouissance, en instaurant la passivité et en déniait l'affect. Un excès de perception instaure la concrétude de l'image, ou la perversion des sens : le voir, l'odeur⁹.

L'expérience sensuelle infantile se révèle en revanche propice au fonctionnement de la sexualité dans ses liens au corps et au désir inconscient. La *peau* et sa *texture* sont essentielles pour l'expérience sensuelle et pour l'organisation psychique. Elles se comportent comme un véritable organe (la peau peut être fine ou épaisse, douce ou rugueuse, grasse ou sèche). Elles sont à la fois le contenant et le support du *toucher*. La peau se laisse regarder, c'est un privilège qu'elle est la seule, parmi tous les organes et tissus, à posséder. La peau se laisse également sentir, elle se laisse mordre et sucer. La sensualité devient ainsi la source de désirs sensoriels et d'activités de perception (désir de toucher, de voir, de sentir, etc.) ; la source de contagions dans l'ordre d'une captation des mouvements du corps ou des parties du corps (danse, accompagnement tactile et visuel du bébé lors de l'allaitement) ; la source d'activités fantasmatiques et de leurs figurations. Sa jouissance n'aboutit pas toujours à l'orgasme, ce qui dans sa forme perversie suggère que le plaisir sensuel peut lui-même être investi comme objet de jouissance¹⁰.

L'AUTOÉROTISME

Il est intéressant de nous arrêter ici sur l'évolution de la pensée de Freud en ce qui concerne sa définition de l'autoérotisme entre 1905 et 1920, avec l'introduction de la deuxième topique et de la notion de narcissisme en tant que Moi unifié. À mon avis, cette évolution indique

9. Cf. Grenouille, le héros du roman de Süskind P. (1986). *Le parfum. Histoire d'un meurtrier. Op. cit.*

10. Dans son ouvrage *Éloge de la bêtise*, P. Denis (2001) cite les travaux de B. Bornstein en se posant « la question non résolue de l'existence d'un orgasme infantile ». Il mentionne que, pour cet auteur, il ne semble pas que les sensations orgasmiques, comme aboutissement de la masturbation, soient comparables à celles de l'adulte. Pour B. Bornstein, ceci serait lié à la lutte que l'enfant mène contre la masturbation, alors que pour P. Denis, ce serait dû à l'excitation non déchargeable que les enfants cherchent à éviter en s'abstenant de la masturbation. Dans un autre ordre d'idées, on pourrait penser que l'enfant n'est pas à la recherche d'un plaisir bref et intense mais d'un plaisir susceptible de le ramener vers une expérience sensuelle précoce.

clairement le fait que, dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), l'autoérotisme semble, dans un premier temps, précéder l'instauration de la relation d'objet, ce qui souligne la prépondérance de l'expérience sensuelle, alors que, dans une note ajoutée en 1920, est suggéré un deuxième temps de l'autoérotisme que Freud fait dépendre du lien à l'objet (soi ou l'autre) et des mouvements de retournement et de régression de la pulsion.

En 1905, Freud écrit : « Il est clair, en outre, que l'acte de l'enfant qui suçote est déterminé par la recherche d'un plaisir déjà vécu et désormais remémoré. Dans le cas le plus simple, il trouve la satisfaction dans la succion rythmique d'un endroit de la peau et des muqueuses »¹¹. Puis, dans la note ajoutée en 1920 : « Pour la psychanalyse l'essentiel n'est pas la genèse [de l'excitation], mais la relation avec un objet »¹².

L'autoérotisme primaire intégrerait la sensualité qui représente en quelque sorte sa source, sa chair, sa temporalité, son support fantasmatique, en préparant l'instauration de l'autoérotisme secondaire grâce à une rétention, à une transformation et à une mise en forme de l'excitation. Cette intégration précoce permettrait ce retournement dont parle Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

La sensualité garantirait aux autoérotismes primaires, qui se présenteraient, selon S. Botella, comme des « surinvestissements de la décharge même », une possibilité de ressourcement pulsionnel, de tissage de la texture corporelle, d'inscription de la temporalité nécessaire pour l'accès au plaisir, de création d'une rythmicité en tant que support fantasmatique, grâce à l'intégration de la capacité d'attente nécessaire pour faire durer la motion pulsionnelle dans le plaisir, qui n'est pas celle de la décharge.

En raison de leur précocité, Freud (1905) s'est interrogé sur la distinction entre narcissisme primaire et autoérotisme. Il rapporte l'observation du Dr. Galant : une jeune fille décrit la satisfaction que lui donne l'usage d'une sucette comme absolument équivalente à une satisfaction sexuelle. Pour Freud, peu importe l'origine de l'excitation, le

11. Freud, 1905, p. 105.

12. *Ibid.*, note de 1920, p. 104.

plaisir devient autoérotique lorsque au moyen de la sucette qui représente un morceau de la jeune fille sans passage à un objet extérieur, il y a retour sur soi-même. L'objet sucette, en tant que partie du sujet lui-même, doit pouvoir réintégrer l'enveloppe première après s'en être un moment détaché. Cette expérience autoérotique, pour qu'elle puisse avoir lieu, nécessite l'intégration d'un bien-être et d'un plaisir corporels, fournis par l'objet sans attente d'une quelconque contrepartie.

Freud condense en une phrase la problématique de l'autoérotisme, en notant dans ce même texte que l'enfant pourrait se dire : « Dommage que je ne puisse pas m'embrasser moi-même. » Nostalgie du manque qui réanime ou crée le souvenir, ce qui une fois adulte devient : « Dommage que je ne puisse plus, comme j'ai dû le faire avant, m'embrasser moi-même. » C'est probablement K. Abraham (1916-1917) qui évoque le plus clairement l'intégration, lorsqu'elle a lieu, de cette part de sensualité sous-jacente à l'activité autoérotique : « Bien des gens se rappellent nettement, écrit-il, avoir éprouvé les plus anciennes expériences sensuelles de leur enfance en planant dans les airs, ce qui se produit en se balançant, en sautant de haut, et à l'occasion d'autres mouvements que l'enfant exécute par jeu. Il s'agit là d'expressions de l'autoérotisme infantile »¹³.

J'aimerais souligner l'importance de la sensualité pour l'instauration des phénomènes transitionnels. La prise en compte de l'expérience sensuelle infantile et sa position entre le somatique et le psychique offrent ainsi un espace pour la réflexion métapsychologique. Car si Freud nous offre une théorie de l'activité autoérotique, il ne nous renseigne que peu ou pas sur les avatars du travail de transformation de l'éprouvé autoérotique de la sensualité.

LES PROCÉDÉS AUTOCALMANTS

Les procédés autocalmants renvoient au concept d'excitation présent dans les tout premiers travaux freudiens (avant *L'interprétation des rêves* [Freud, 1900]) et utilisé de nos jours par les psychosomaticiens. A. Green note que l'excitation part du corps et va au corps. Elle n'a ni histoire, ni projet, ni mémoire. Elle est anti-vie, alors que la pulsion a une

13. Abraham, 1916-1917, p. 247.

histoire, un projet. Elle a un sens qui peut être progrédient ou régrédient, elle est l'objet même de la vie psychique. Lorsque l'excitation, notent les psychosomaticiens, dépasse les capacités de l'appareil psychique à la maîtriser, le Moi met en place des mesures particulières pour abaisser le niveau de tension psychique. Ces mesures, le Moi se les administre à lui-même. Il s'agit des procédés autocalmants. Si de tels procédés peuvent apparaître dans différentes organisations psychiques et occuper une place excessive dans le fonctionnement mental, dans le cas d'une problématique psychosomatique ils ont la particularité de renvoyer à un éprouvé de contrainte.

Ils utilisent assez généralement la sensori-motricité et le Moi s'y trouve contraint dans des circonstances diverses. Ce dernier peut être débordé par insuffisance « de défenses mentales » ou à l'inverse, ne pas tolérer la « co-excitation sexuelle résultant des réactions psychologiques normales de l'organisme aux excitations internes et externes », ces dernières pouvant, par un brusque afflux, provoquer un état traumatique entraînant « une effraction de pare-excitation à laquelle fait suite une névrose traumatique par la tendance – mentale – à la répétition du traumatisme. Cette compulsion à répéter met hors jeu le principe de plaisir ».

Le qualificatif de calmant doit être compris dans son opposition à « satisfaisant », le calme n'apportant pas la satisfaction. Les procédés autocalmants font généralement appel à la motricité, à la perception ou à la réalité. Mais il s'agit d'une réalité dépouillée de toute symbolisation, une réalité factuelle, opératoire. Pour C. Smadja, il faut comprendre « les investissements moteurs et perceptifs de ces patients comme d'ultimes moyens pour éviter l'effondrement. Ici, il ne s'agirait plus de réalisation hallucinatoire du désir mais bien plutôt de réalisation sensori-motrice de besoin ».

CORPS ET PSYCHÉ

À la jeune femme emmurée, dont les beaux-frères avaient ménagé à sa demande une fente horizontale à la hauteur des yeux, fut porté l'enfant à l'heure où elle avait coutume de l'allaiter. « La suppliciée salua l'arrivée du nourrisson par des cris de joie et des bénédictions adressées aux deux frères. Des flots de lait coulèrent de ses seins durs et tièdes, et quand l'enfant fait de la même substance que son cœur se fut endormi

contre sa poitrine, elle chanta d'une voix qu'amortissait l'épaisseur du mur de briques (...). Le lendemain elle ne chantait plus, et ce fut d'une voix faible qu'elle demanda comment Vania avait passé la nuit. Le jour qui suivit, elle se tut, mais elle respirait encore, car ses seins habités par son haleine montaient et redescendaient imperceptiblement dans leur cage. Quelques jours plus tard, son souffle alla rejoindre sa voix, mais ses seins immobiles n'avaient rien perdu de leur douce abondance de sources, et l'enfant endormi au creux de sa poitrine entendait encore son cœur. Puis, ce cœur si bien accordé à la vie espaça ses battements. Ses yeux languissants s'éteignirent comme le reflet des étoiles dans une citerne sans eau, et l'on ne vit plus à travers la fente que deux prunelles vitreuses qui ne regardaient plus le ciel. Ces prunelles à leur tour se liquéfièrent et laissèrent place à deux orbites creuses au fond desquelles on apercevait la Mort, mais la jeune poitrine demeurait intacte et, pendant deux ans, à l'aurore, à midi et au crépuscule, le jaillissement miraculeux continua, jusqu'à ce que l'enfant sevré se détournât de lui-même du sein.

Alors seulement, la gorge épuisée s'effrita et il n'y eut plus sur le rebord de briques qu'une pincée de cendres blanches »¹⁴.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM K. (1916-1917). *Œuvres complètes I*. Paris : Payot, 1966.
- ANZIEU D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris : Dunod.
- BION W. R. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Paris : PUF, 1979.
- BION W. R. (1967). *Réflexion faite*. Paris, PUF, 1983.
- BOTELLA C. ET S. (1990). La problématique de la régression formelle de la pensée et l'hallucinatoire. *Monographie de la Revue Française de Psychanalyse*. Paris : PUF.
- BOTELLA C. ET S. (2001). *La figurabilité psychique*. Lausanne : Delachaux & Niestlé.
- CASTORIADIS-AULAGNIER P. (1975). *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris : PUF.
- DENIS A. (2001). La condition temporelle. *Rev. Fr. Psychanal.*, 65 : 699-710.
- DENIS P. (2001). *Éloge de la bêtise*. Paris : PUF.
- MIJOLLA A. (de) Éd. (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris : Calmann-Lévy.
- FREUD S. (1895). Le cas de Miss Lucy R. In : S. Freud, J. Breuer. *Études sur l'hystérie*. Paris : PUF, 1973, pp. 83-97.

14. Yourcenar M. Le lait de la mort. In. *Nouvelles Orientales*.

- FREUD S. (1887-1902). Lettre à Fliess du 31-10-1895. In : *La naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1979, pp. 116-117.
- FREUD S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF, 1976.
- FREUD S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 1987.
- FREUD S. (1912). *Totem et tabou*. Paris : Payot, 1947.
- FREUD S. (1917a). Complément métapsychologique à la théorie du rêve. In : *Métapsychologie*. Paris, Gallimard, 1968, pp. 123-143.
- FREUD S. (1917b). L'inconscient. In : *Métapsychologie*. Paris, Gallimard, 1968, pp. 65-121.
- FREUD S. (1921). Psychologie des foules et analyse du Moi. In : *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1981, pp. 117-205.
- FREUD S. (1938). *Abrégé de psychanalyse*. Paris : PUF, 1978.
- FREUD S., BREUER J. (1895). *Études sur l'hystérie*. Paris : PUF, 1973.
- GREEN A. (1973). *Le discours vivant*. Paris : PUF.
- LALANDE A. (1962). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris : PUF.
- ROLLAND R. (1927). Lettre du 5 décembre 1927 à Freud. In : *Sigmund Freud et Romain Rolland : Correspondance 1923-1936*. Paris : PUF, 1993, p. 657.
- SCHMID-KITSIKIS E. (1999). Sentir, ressentir : l'autosensorialité « objet » d'une jouissance. *Rev. Fr. Psychanal.*, 63 : 147-156.
- SCHMID-KITSIKIS E. (2001). *La passion adolescente*. Paris : In Press.
- WINNICOTT D. W. (1945). Le développement affectif primaire. In : *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1969, pp. 33-47.
- WINNICOTT D. W. (1974). La crainte de l'effondrement. In : *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris : Gallimard, 2000, pp. 205-216.

Elsa Schmid-Kitsikis
 30, chemin de Conches
 1231 Conches, Suisse